

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Disséminations et réseaux **Pour un nouveau paradigme de la parole**

Max Hubert

Volume 47, Number 3 (269), September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hubert, M. (2005). Disséminations et réseaux : pour un nouveau paradigme de la parole. *Liberté*, 47(3), 131–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Disséminations et réseaux : pour un nouveau paradigme de la parole

Max Hubert

C'est avec émotion et une fierté non feinte que Liberté reproduit ici le texte de la conférence inaugurale qu'a donné Max Hubert au vingt-septième colloque international de l'Institut George Bernard Shaw qui s'est déroulé en février 2005 à Monte Video et dont le titre était Singularités, répertoires, polarités : nouvelles données, nouveaux réseaux.

ooo

Notre monde ne sait plus être un monde, et c'est pourquoi nous ne sommes plus une communauté. À l'origine de ce terrible et funeste constat se trouvent sans doute d'abord et avant tout les travaux de Jacob Von Gutten et de Frida Strandberg. Qui les a lus, et je sais que vous êtes nombreux ce soir, ne saurait oublier ces terribles pages d'où émane une mélancolique conscience d'un monde en train de s'achever. C'est Von Gutten, le tout premier, dans *La figure funeste du palimpseste*, qui, à notre avis, a su énoncer mieux que quiconque l'étiollement des récits fondateurs de notre civilisation, mais c'est bien Strandberg qui a poussé l'audace jusque dans ses limites en affirmant que la première victime de cette décadence n'était pas l'Homme, mais la nature. Dans *Désagrégation, grégarisme et silence*, elle sait évoquer dans une belle langue classique qui n'a guère plus cours aujourd'hui combien la mouvance chatoyante de la pensée et les incessantes métamorphoses de la nature ne savent plus marcher main dans la main.

La nature, donc, s'est arrachée à l'Homme, ou bien c'est l'Homme plutôt qui, dans un moment de délire dangereux, a

largué les amarres, et ce, selon Eugène de Rastignac, dès les premiers balbutiements de la Révolution industrielle. C'est la première usine, en effet, soutient-il, qui fut la grande responsable de ce terrible exil. Depuis son avènement, le lieu de l'Homme n'est plus. Il nous faut désormais parler, puisque l'on parle, c'est notre fardeau et notre héritage, il nous faut donc désormais parler des lieux qu'habite l'Homme, et ceux-ci ne sauraient être la nature, puisque cette dernière, comme on sait, est unique. Mais où l'humanité erre-t-elle donc aujourd'hui ? La réponse de Rastignac tombe comme un couperet et fait mal au cœur de tout être sensible et doué de raison : dans les environnements.

Les environnements, eux, en effet, contrairement à la nature, sont multiples, et multipliables même. À la manière d'un cancer, pour reprendre la si juste expression de Törless, le concept d'environnement se développe aujourd'hui de manière anarchique, et ce, à l'infini. Non content de fragmenter sa vie quotidienne en une multitude de cases horaires, l'Homme contemporain s'éparpille à tout vent en nichant tantôt dans son environnement de travail, tantôt dans son environnement familial, tantôt dans son environnement commercial, sexuel, politique, fantasmatique, scolaire et culturel. Matthew Murdock, dans son célèbre *Is the Sun Rising?*, a beau tenter, tant bien que mal, de régurgiter habilement l'ensemble des travaux de l'école de Philadelphie sur le résautage institutionnel et individuel, il n'arrive toujours pas à nous convaincre, malgré son statut de star universitaire, du bien-fondé de son optimisme. Selon lui, en effet, l'éparpillement et la diversité des niches humaines contemporaines sont une bénédiction, puisqu'elles permettent toute une série de chassés-croisés dont nous n'arrivons pas encore à quantifier les bénéfices. Je laisse à l'appréciation du public le grotesque d'une telle affirmation.

Dans un tel contexte, la culture, et plus encore les arts, sont, comme il fallait s'y attendre, complètement délaissés. Car sans nature, sans monde, sans un lieu global et unique où tout un chacun

arpente le même sol, il ne saurait être question d'humanité et, dès lors, comme je l'ai affirmé en ouverture, de communauté. J'abrège ici à dessein les thèses de Ricardo Reis, sachant combien elles sont connues de tous. Si, par un hasard pernicieux, certains d'entre vous étaient peu familiers avec ce penseur exemplaire, nous ne pouvons que vous renvoyer, avec plaisir, à la lecture de *Défragmentation locale et centrale : jalons pour un unique espace pluridimensionnel*. Selon Reis, donc, l'humanité, qui a accompli un saut en passant du *cultuel* au *culturel*, entre dans une toute nouvelle étape, où nous serions en train de passer du culturel au transactionnel. Faut-il préciser qu'un pas de plus et c'est l'abîme ? En se délestant de ses derniers reliquats de Sacré, la culture, en effet, n'a plus d'autre choix que de se tourner vers le commerce. Les fidèles et les croyants autrefois se recueillaient et communiaient avec le divin. Les spectateurs, les auditeurs et les lecteurs faisaient de même avec le Beau et le Sublime, mais désormais, ils sont de plus en plus démunis. Car aujourd'hui, le spectateur consomme. Nous n'allons plus au théâtre en frissonnant à l'idée de vivre une grande ou même une toute petite expérience. Nous nous y rendons en vitesse, hargneux et avides d'une pauvre émotion ou encore d'un rire gras qui aura avantage à valoir son pesant d'or. Autrement, gare à la résiliation de mon abonnement. Ce dernier vous parviendra si vite que vous n'aurez même pas le temps de crier : subvention !

La place publique, belle agora, n'est plus. Le marché l'a toute grignotée. Les quelques miettes qui en demeurent partent peu à peu au vent, et le théâtre, ce pauvre vieux fou, n'est plus qu'une marchandise parmi les autres. Or, que sait-il dire, l'édenté, aujourd'hui, à ses clients ? Plus grand-chose. À part, peut-être, consommez-moi. La parole, comme le disait si habilement Gortchakov, est chose du passé, puisque désormais, à la manière des bêtes et des insectes, nous préférons communiquer. La communication, la voilà bien l'engeance de ce siècle nouveau ! À l'eau, à l'échafaud, au feu la parole du poète ! On va désormais

au théâtre comme on va chez le coiffeur et l'esthéticienne, parce que c'est en quelque sorte hygiénique et également parce que cela nous rassure, nous reconforte et nous endort. Aller à la rencontre de l'Autre ne se fait plus. C'est d'un ennui. Nous nous entassons dans les salles avec nos semblables, comme dans des wagons de métro. Nous nous regardons dans des miroirs qui n'osent plus nous déformer, qui, mon Dieu, « nous ressemblent tellement », « j'ai tellement ri ! », « c'était tellement bon ! », « vas-y, ça vaut la peine, chose-là, tsé la fille dans l'annonce, a joue d'dans ».

Jacques Austerlitz avait raison. Nous vivons désormais au cœur de la tyrannie du Même. Les œuvres aujourd'hui ne s'adressent plus ni à des femmes, ni à des hommes, ni même à des enfants ou à des adolescents, mais à un public cible. Il y a la littérature chauve. Le cinéma anorexique. La peinture fumeur. La peinture non-fumeur. La musique arthritique. La danse bègue, le mime maniaco-dépressif et le théâtre pour dermatologues gauchers croyant aux extra-terrestres et se désolant du départ des Expos. Ne riez pas ! Ce jour, comme le prédit Austerlitz, est proche. Et lorsque nos théâtres seront aussi compartimentés que des plats Tupperware, la civilisation, notre civilisation, aura tout bêtement cessé d'exister. Nous aurons, en effet, basculé dans un monde où le sens même du mot « communauté » aura à jamais disparu, où l'idée de se retrouver ensemble sera considérée insensée, où écouter une parole et voir des gestes qui nous sont étrangers nous apparaîtra simplement grotesque. Chacun de nous sera crispé, enfermé, englué et cloué au fin fond de ce que nous croirons être notre identité, qui ne sera plus un portail sur le monde et les autres, mais uniquement une signature, un symbole, une marque de commerce ; un pauvre tigre de papier, une forteresse décatie nous cachant la vue de tout ce que nous ne saurons plus déchiffrer. Nous ne serons alors ni des hommes, ni des femmes, ni quoi que ce soit d'autres mais, en réalité, rien que notre propre effondrement.